

## BIBLIOGRAPHIE

### LES LIVRES

#### Archéologie

KIEFER (Paul) et KICHENBRAND (Annette), *L'incroyable histoire des vases de Basse-Yutz dits de Bouzonville*, 1998, 91 p. (chez l'auteur 17, rue de la République, 57970 Yutz)

L'ouvrage de Paul Kiefer et d'Annette Kichenbrand, rouvre une vieille blessure de l'histoire de l'archéologie mosellane dont l'origine remonte à plus de soixante-dix ans : la découverte fortuite de vases en bronze sur le territoire de Basse-Yutz. Celle-ci était revenue sur le devant de la scène grâce à l'étude fort détaillée de Vincent et Ruth Megaw qui ont publié en 1990 *The Basse-Yutz Find : Masterpieces of Celtic Art. The 1927 Discovery in the British Museum*, Society of Antiquaries of London, Thames and Hudson, mais dont la diffusion en France, était restée au niveau du petit cercle des spécialistes.

Le travail d'aujourd'hui permet de suivre en français le périple de ces vases et des « propriétaires et intermédiaires », jour après jour, voire heure après heure, comme dans une enquête policière. Le lecteur averti peut se rendre compte des progrès spectaculaires que les connaissances en archéologie celtique ont fait depuis l'entre-deux-guerres : l'antiquité protohistorique de ces vases n'a été reconnue qu'à Londres par le conservateur du *British Museum*. Ni à Metz ni à Paris leur ancienneté n'a été soupçonnée.

On peut regretter qu'à l'occasion de la parution de cet ouvrage les auteurs n'aient pas donné une étude actuelle plus conséquente, et n'aient pas publié les hypothèses extraordinaires faites au moment de la découverte qui suivait les vases jusque dans l'Est de l'Europe. Enfin, il eut peut-être été judicieux et pédagogique de rappeler la législation actuelle concernant les découvertes fortuites ; il n'est pas sûr que le grand public la connaisse en détail. Mais cet ouvrage de Paul Kiefer et Annette Kichenbrand éclaire assurément le refus catégorique de la direction du *British Museum* lors de la demande de prêt de ces merveilleuses pièces pour l'exposition *La Lorraine d'avant l'histoire*, organisée en Lorraine. (Jean-Louis Coudrot)

Abel LIÉGER, avec la collaboration de Isabelle et Olivier CUSSENOT, Thérèse POULAIN et Daniel STEINBACH, *La nécropole gallo-romaine de Cutry (Meurthe-et-Moselle)*, Presses Universitaires de Nancy, 1997 (Etudes Lorraines d'Archéologie Nationale 3), 188 p. de texte et 112 planches.

Les chercheurs qui s'intéressent à l'évolution des rites funéraires en milieu gallo-romain ont attendu avec impatience la publication d'une monographie sur la nécropole du « Solmon » à Cutry en Meurthe-et-Moselle. En effet, ayant livré au cours d'une fouille programmée (1973-1986) deux inhumations de La Tène finale, treize inhumations gallo-romaines, 270 inhumations mérovingiennes et plus de 800 tombes à incinérations gallo-romaines, ce site semblait appelé à devenir une référence incontournable pour l'étude dans la longue durée des rites funéraires, pour la Cité des Trévires et bien au-delà. Constatons d'emblée que la présente publication, consacrée exclusivement aux tombes de La Tène et de l'époque gallo-romaine, déçoit malheureusement les espoirs qu'elle soulève.

Après une brève introduction sont traités dans l'ordre les dispositifs sépulchraux (chap. I), l'inventaire des sépultures (chap. II) et le mobilier funéraire (chap. III). Les vestiges osseux (restes humaines et restes fauniques) font l'objet du chapitre IV, dû à O. Et I. Cussenot et Th. Poulain. Le chapitre final V, intitulé « Les enseignements du site », résume les résultats de l'étude quant à l'évolution des pratiques funéraires et au mode de vie des habitants. Une bibliographie, un indice onomastique et géographique ainsi qu'un index des *realia* clôturent la partie texte. Celle-ci est suivie de 112 planches - 100 planches au trait et 12 planches de photographies en noir et blanc.

Ce plan surprend déjà par une lacune flagrante, symptomatique pour l'ensemble de l'ouvrage : à aucun endroit de la publication, la chronologie relative et absolue des différentes structures n'est abordée. Si incroyable que cela puisse paraître, le lecteur est forcé d'admettre les « résultats » quant à l'évolution des rites funéraires sans pouvoir les vérifier, puisque l'ouvrage n'indique pas les datations retenues en cours d'analyse pour chacune des tombes et n'informe pas non plus sur la méthodologie suivie pour obtenir ces datations. A cela s'ajoute qu'aucune stratigraphie horizontale de la nécropole n'est présentée et que les observations en stratigraphie verticale, dont l'existence est pourtant démontrée par quelques coupes présentées sur les planches 10-12, ne sont discutées nulle part. Les cinq plans de la nécropole (planches 2-6), dont la qualité laisse par ailleurs beaucoup à désirer, ne livrent pas non plus d'informations d'ordre chronologique. Ainsi, la première question fondamentale à propos du site de Cutry reste sans réponse, à savoir s'il y a vraiment continuité entre les tombes à incinérations gallo-romaines et les treize inhumations du Bas-empire.

Mais l'ouvrage laisse à désirer également sur d'autres plans. Tout d'abord, la description des structures archéologiques est très insuffisante et largement incomplète. Quelques exemples devraient suffire pour illustrer ce défaut majeur :

- le lecteur apprend à la page 14 la découverte d'un *ustrinum* entouré de nombreux trous de poteaux ainsi que de deux dépotoirs. Mais ces structures ne bénéficient d'aucune description précise, le matériel qu'elles contenaient n'est pas présenté. C'est d'autant plus dommage que la brève énumération du matériel contenu dans les dépotoirs (tessons de poterie, fragments métalliques, clous, monnaies et fibules - tous brûlés) ne laisse pas de doute sur leur interprétation ;
- à la page 18, l'existence d'une trentaine de fosses de forme ovale ou circulaire et contenant, elles aussi, du matériel brûlé ainsi que des fragments d'ossements calcinés est mentionnée. Il s'agit très probablement de « fosses à cendres » ayant recueilli les restes d'inventaires primaires individuels, et non pas - comme le suggère l'auteur - de tombes. Ces fosses ne bénéficient d'aucune description détaillée et ne sont pas représentées sur les plans de la nécropole ;
- l'inventaire des incinérations est lui aussi très lacunaire, l'auteur ayant choisi d'omettre - dans le catalogue aussi bien que sur les planches - les incinérations contenues dans des fonds de récipient ainsi que celles en terre libre non accompagnées d'objets ;
- quelques incinérations et inhumations représentées sur les planches 10 à 15 mises à part, le lecteur cherche en vain des relevés des tombes lui indiquant la position des différents objets ;

- la description des objets découverts dans les tombes est des plus sommaires, ne précise pas par exemple l'état de conservation des céramiques. Le catalogue ne précise pas non plus s'il s'agit d'objets ayant ou non subi l'action du feu ; il est par conséquent impossible pour le lecteur de distinguer entre inventaires primaires et secondaires. On se demande même si l'auteur n'aurait pas simplement omis (sans le signaler) de reprendre dans son inventaire les offrandes primaires recueillies dans les tombes, car l'inventaire et les planches ne reprennent que des objets à peu près intacts, alors qu'à la page 106 il est fait mention « d'offrandes qui y ont été déposées (c'est-à-dire dans les tombes) et qui proviennent du foyer funéraire ».

Inutile de préciser qu'au vu de ces défauts majeurs, il est très difficile pour le lecteur de juger la fiabilité des résultats du chapitre V quant à l'évolution des pratiques funéraires à Cutry durant l'époque romaine. D'ailleurs, ces résultats restent sommaires, puisque l'auteur n'a pas différencié les différents types de tombes à incinération et puisqu'aucune analyse anthropologique n'a été effectuée sur les tombes à incinération (l'étude anthropologique dont les résultats sont présentés dans le chapitre IV ne concerne en fait que les 13 tombes à inhumation).

En guise de conclusion, il serait souhaitable de voir les incinérations et les inhumations gallo-romaines de la nécropole de Cutry bénéficier rapidement d'une nouvelle étude, conforme aux exigences scientifiques modernes et digne de ce site d'importance internationale. (Michel Polfer)

## Moyen Age

*Mondes de l'Ouest et villes du monde. Regards sur les sociétés médiévales. Mélanges en l'honneur d'André Chédeville.* Textes réunis par Catherine Laurent, Bernard Merdrignac et Daniel Pichot, Presses universitaires de Rennes-Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne, 1998

A signaler en particulier dans cet ouvrage l'étude de M. PARISSE, *Metz, capitale médiévale*, p. 523-537 : d'abord capitale de l'Austrasie. Metz fut le point de départ de la réforme religieuse du royaume franc et de l'animation monastique du X<sup>e</sup> siècle, avant de devenir un centre économique et urbain très important, avec près de 30 000 habitants, ce qui en faisait, après Paris, une des premières villes d'Occident au XIII<sup>e</sup> siècle.

## Littérature et société

LHOTE (Marie-Josèphe), *La double culture d'Ernst Moritz Mungenast dans « Christophe Gardar » et Le « Magicien Muzot »*, Metz, Association Lettres et Arts, décembre 1998, 19 p.

Texte d'une communication présentée au colloque international de Namur sur le thème de « La rencontre des cultures », organisé par l'Association des amis de François Mauriac. Né à Metz en 1898, d'un père autrichien et d'une mère lorraine du Pays de Bitche, Ernst Moritz Mungenast, qui maîtrisait aussi bien la langue allemande que la française, a été comme d'autres écrivains allemands nés en Lorraine au cours de la première annexion (Alfred Pellon, Adrienne Thomas, Otto Flake, etc.), profondément imprégné par la double culture germanique et romane.

LHOTE (Jean), *Plaidoyer d'un messin en instance de divorce sous la Révolution*, Metz. Association Lettres et Arts, janvier 1999, 26 p.

Le divorce de l'imprimeur Charles-Marie-Brice Antoine en 1797. Nouvelle édition argumentée d'un document publié dans le n° 42 (avril 1993) du bulletin de l'Association Lettres et Arts (*Un divorce à Metz sous le directoire*).

## Sciences sociales

*La mémoire du sociologue - identités et images de la Lorraine*. Textes réunis et introduits par Richard Lioger, Presses du Centre Unesco de Besançon, 1998. 230 p.

Après un avant-propos de Mme le Professeur Jeanne-Marie Demarolle, responsable de l'axe Patrimoine du « Projet Fédérateur de Recherches sur le Développement Régional », Richard Lioger introduit les communications faites lors des deux Journées d'Etudes organisées autour de ce thème régional, à l'Université de Metz en 1996 et 1997. Par coquetterie sans doute, il met en doute « l'évidente unité » des diverses contributions ; je crois qu'il a eu parfaitement raison de les rassembler sous le terme générique de Patrimoine. Il se souvient de sa surprise, lorsqu'en 1992, il prenait ses fonctions à l'université messine, en découvrant ici l'expression « France de l'intérieur ». Il a certes raison de noter que du point de vue ethno-historique la Lorraine n'existe pas et qu'on peut parler des Lorraines, sauf si, ajouterai-je, on déclare ne se référer qu'à la région administrative actuelle.

Luc Delmas entreprend à juste titre de « tordre le cou » à quelques stéréotypes fréquemment rencontrés sur la Lorraine ; il les relève dans un grand article du « Monde Diplomatique » d'octobre 1997. La Lorraine serait un vaste domaine sidérurgique totalement en crise, qui cherche désespérément sa normalisation ! Elle subirait encore les méfaits du paternalisme patronal et de la lutte des classes ! Elle ne parvient pas à opérer ses reconversions économiques. L. Delmas reprend un par un ces clichés et en démontre avec beaucoup de précision l'absence de fondement.

Roland Pfefferkorn traite de la Moselle germanophone et de ses problèmes linguistiques. Partant de l'ouvrage posthume de Daniel Laumesfeld, il montre que cet auteur n'a pas vu le déclin de l'emploi du *platt* (le dialecte germanique). Il n'est pas d'accord sur le « traumatisme » qu'éprouverait un jeune dialectophone pour passer au français. Il dit même que ce passage est une source d'élargissement considérable de l'horizon.

Sous le titre « Diglossies et patrimoine : construction d'un outil d'analyse », Jean-Yves Trepas ne tranche pas dans le débat entre bilinguisme et diglossie, entre bilinguisme récessif et diglossie foisonnante. Bien que prenant des exemples dans notre Moselle dialectophone, il n'oublie pas les parlers utilisés chez nous par les Africains ; il recherche les situations « cadrées » et les conditions « d'objet de la conversation », il montre la variabilité des cadrages et la volatilité des conditions. Il se pose la question de la patrimonialisation de la diglossie, en tant que vecteur de politisation et de cristallisation.

Avec Jean-Marc Leveratto on aborde l'Art des fêtes et l'histoire locale en Lorraine. Il met d'abord en relation le savoir anthropologique et la perception

esthétique de la fête ; autrement dit, il cherche à expliciter la manière dont le jugement du public participe au travail d'élaboration esthétique de la fête locale. Il soumet ensuite à l'expertise culturelle plusieurs fêtes locales célèbres de France, pour envisager ensuite le village lorrain et l'urbanisation de l'espace rural ; il traite longuement de la « Fête médiévale » de Rodemack dont il analyse finement l'aspect historique et esthétique.

Dans un état d'esprit voisin, Richard Lioger nous fait part de ses travaux sur le Théâtre du Peuple de Bussang. Il sous-titre son article : Comment s'y prendre pour établir un théâtre populaire ? C'est, dit-il, depuis cent ans, une histoire de famille. Il en cherche le mythe fondateur en deux endroits : en premier lieu Paris, où Maurice Pottecher séjourne quelque temps et où il fréquente les grands noms de la littérature, et ensuite Bussang où il vient rejoindre sa famille d'industriels. Pottecher décide de créer un théâtre populaire pour développer le public vosgien inculte en ce domaine. Est-ce pour autant dire qu'il veut ainsi se venger des élites parisiennes qui ne l'ont pas reconnu en tant qu'auteur ? Lioger pense que c'est plus vraisemblablement la volonté de toucher « le peuple » qui le poursuit. L'œuvre sera d'emblée collective, avec peu d'acteurs professionnels, quelques metteurs en scène de renom et une majorité de gens du village. Le théâtre du Peuple de Bussang a conquis sa place dans le panorama théâtral national.

Olivier Goetz et Jean-Marc Leveratto s'attachent ensuite aux mémoires de l'image dans le théâtre de Bussang. L'image, disent-ils, a mauvaise presse dans l'esthétique du théâtre contemporain aux yeux du connaisseur, lequel refuse le spectaculaire. C'est donc sous cet angle que les auteurs cherchent dans le théâtre en général les lieux communs et les visitent en spectateurs engagés. Ensuite ils en viennent à Bussang pour analyser la tradition locale, l'invention et la « patrimonialisation » de l'image. Ils mesurent la mémoire artistique et l'enjeu touristique. Fort heureusement ces considérations théoriques ne les empêchent pas de parler *in fine* de la plénitude vivante de son action.

Olivier Goetz évoque Auguste Migette (1802-1884) l'artiste messin qui dans une série de tableaux illustre les grands moments de la République messine. Pour Migette, l'histoire n'est pas à respecter scrupuleusement ; il « met en scène » des entrées royales, des massacres, des épidémies, sans grand souci de véracité. Son but est bien plutôt de procurer un agrément artistique qu'un tableau exact ; il étudie la composition des images un peu comme le décorateur de théâtre qu'il était. Ce qui fait que, manquant de sensibilité et de romantisme selon certains, ses œuvres sont froides. Pourtant O. Goetz conclut que Migette était persuadé que l'authenticité qu'il se permettait de construire serait, un jour ou l'autre, reconnue.

Fabrice Montebello a étudié les salles de cinéma et leur public ouvrier en Lorraine sidérurgique. Il s'interroge d'abord sur la typologie et la fonction sociale des salles de cinéma ; il s'interroge sur la différence entre le public des salles des centre-villes et celui des petites salles de la périphérie : au centre, plus huppé, en périphérie plus familial. Il s'intéresse au rôle des différents exploitants dont la stratégie se calque sur la nécessaire rentabilité ; enfin, il voit le café ouvrier comme un prolongement des salles de cinéma, véritables « cages aux fauves » où le public était plus « actif », parce que retraduisant spontanément les messages à lui adressés sur l'écran. (Martial Villemin)

## Histoire et patrimoine religieux

DICOP (Nicolas), *Les origines lointaines de la méditation du rosaire au couvent de Marienfloss. Complément de recherche à l'histoire religieuse du pays de Sierck*, 1999, 10 p. (chez l'auteur, presbytère 57920 Veckring).

Rappelle entre autres, l'action de Marguerite de Bavière, épouse du duc de Lorraine Charles II, qui à Sierck, où elle s'était réfugiée pendant quelques années, fut une des premières à pratiquer la méditation du rosaire en usage au pays de Trèves.

GILLET (Claude), *Un monument historique du Pays messin. L'église de Fèves, des origines à nos jours*, éd. S.C.V.P. (Semécourt : Cadre de Vie et Patrimoine), 1997, 88 p.

L'église paroissiale de Fèves, ancienne chapelle du prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Pierremont, est un bel exemple du gothique tardif dans le Pays messin. Sa construction se situe dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, ainsi que l'attestent trois dates inscrites, l'une sur un contrefort, les deux autres sur les clefs de voûtes. Ces inscriptions ont donné lieu à des lectures divergentes, mais il semble bien qu'il faille toutes les attribuer à l'année 1509. L'édifice n'a pas subi de transformations notables. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle Tornow, l'architecte de la cathédrale de Metz, à la suite des démarches faites par l'abbé Jacot, curé de la paroisse de Fèves, pour la restauration de l'église, a surélevé le clocher en lui donnant une forme élancée, réouvert le portail de la façade, ajouté à la nef une corniche décorée de gargouilles et construit à l'intérieur une tribune. Mais ces modifications n'ont pas altéré les proportions harmonieuses de l'église. L'intérêt de celle-ci est aussi constitué par les vitraux des trois baies de l'abside, œuvre dans le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle de Thomas de Clinchamp, verrier de la cathédrale de Metz et auteur de vitraux de l'église voisine de Norroy-le-Veneur.

Secrétaire de l'association « Semécourt : Cadre de Vie et Patrimoine », M. Claude Gillet a rassemblé une riche documentation puisée dans des ouvrages, mais également dans des sources manuscrites aux Archives départementales de la Moselle, aux archives communales et paroissiales de Fèves. Il retrace d'abord l'histoire de l'église par grandes périodes chronologiques : des origines à la Révolution (l'auteur anonyme des articles sur l'histoire de la localité parus dans le journal «le Messin», (15 et 22 janvier 1931), qui ont constitué la source principale de cette partie, est l'instituteur Léon Maujean, secrétaire de l'Académie nationale de Metz), de la Révolution à la guerre de 1870, annexion allemande, l'époque contemporaine. Il décrit ensuite de manière très pédagogique l'édifice dans son état actuel. Cette monographie de l'église de Fèves est abondamment illustrée en noir et blanc, mais aussi en couleurs

(Ch. Hiegel)

JUNG (François), PETITJEAN (Germaine), KUHN-MUTTER (Marie-Antoinette), *L'église Sainte-Croix du Ban Saint-Martin*, conseil de fabrique de la paroisse Sainte-Croix du Ban Saint-Martin, 1998, 36 p.

L'église Sainte-Croix du Ban Saint-Martin est un édifice qui ne manque pas d'intérêt architectural. C'est en effet une œuvre de J. Hourlier, architecte en chef des bâtiments nationaux, premier grand prix de Rome. Commencée à la veille de la dernière guerre mondiale, sa construction fut achevée en 1948. Cette petite brochure a été publiée à l'occasion du cinquantième anniversaire

de la consécration de l'église en septembre 1948 par Mgr Heintz, évêque de Metz. Elle contient un historique succinct des anciennes églises du Ban Saint-Martin par le Dr François Jung, puis un historique de l'église Sainte-Croix par Mme Petitjean et une remarquable description architecturale par Mme Kuhn-Mutter, qui a su dégager l'originalité de l'édifice et de sa décoration intérieure (fresque de Nicolas Untersteller, sculptures de René Letourneur, grand prix de Rome). (Ch. H.)

SIEGWART (André et Jean-Marie) et BOTZUNG (Charles), *L'église Sainte-Jeanne d'Arc. Montigny-lès-Metz. 60 ans d'histoire*, cercle Jeanne d'Arc, 1998, 99 p. (1, rue Nicolas Hamant, 57950 Montigny-lès-Metz).

Commencée en 1938 sur les plans des architectes Georges Tribout et Henri Drillien, la construction de cette église fut interrompue pendant la guerre. Les travaux reprirent en 1945 et ne furent achevés, après bien des difficultés, qu'en 1957. L'église fut consacrée seulement en 1960. Les auteurs relatent les péripéties de cette longue construction, dont les étapes sont aussi illustrées par une intéressante iconographie.

## **Deuxième guerre mondiale**

GANDEBEUF (Jacques), *La parole retrouvée*, Metz, éd. Serpenoise, 1998, 432 p.

« Heures sombres », « tristes années », les expressions ne manquent pas pour évoquer la période 1940-1945. Mais, lorsqu'il arriva en Moselle, le journaliste Gandebeuf a été frappé du silence dans lequel s'enfermaient les Mosellans, dès qu'il pouvait être question de cette partie de leur histoire.

Une première fois, en 1996, avec « Le silence rompu », paru aux Editions Serpenoise, il a décidé de les exorciser de leurs complexes. Leur donner la parole, à eux qui avaient été contraints de partir ou qui avaient fui loin de la Moselle permettait de déchirer enfin le voile de l'incompréhension. Le voici qui récidive avec « La parole retrouvée ».

Un appel, qu'il fit paraître dans le *Républicain Lorrain* au printemps 1997 s'adressait aux Mosellans invités à lui « faire parvenir, s'ils en ressentaient toujours le désir, ces moments de vie qu'ils avaient gardés si longtemps pour eux » [p. 7]. Jacques Gandebeuf puisa alors dans le terreau de la masse des témoignages recueillis pour retenir près de 200 récits.

Il suffit d'un mot pour caractériser le sujet de ce livre : « brûlant ». Les narrateurs qui prennent la parole au fil des pages vivaient sur le sol de la Moselle en 1940, ils furent pris de plein fouet par la déclaration du Gauleiter Bürckel d'août 1942 qui les transformait en Allemands. Ce n'est qu'en 1945 qu'ils purent, avec leurs familles, réintégrer la citoyenneté française. Incorporés au III<sup>e</sup> Reich, ils l'ont été, mais ils ne se sont pas pour autant sentis nazis.

Chacun avait ses activités, sa famille, ses amis, se nourrissait d'espoir quand s'abattit le grand cataclysme. Il fallut ensuite improviser un rôle sans marge de liberté, sans connaître, la suite de l'Histoire. Nous sommes très loin, avec ce livre, d'une longue plaidoirie ennuyeuse. Chaque récit s'émaille de détails et d'impressions pris sur le vif, certains ont même sorti des carnets intimes sur lesquels ils prenaient des notes au jour le jour. Ce foisonnement où l'imprévu naît à chaque page se trouve néanmoins contenu par un recollement

en quelques grands thèmes : les expulsions, la nazification et les tentatives de résistance, les incorporations, les transplantations et le sort des familles ayant une parenté allemande.

Le danger était omniprésent. Une femme raconte combien elle est envahie par la terreur lorsqu'elle apprend en novembre 1943 que 200 cheminots allemands viennent d'être exécutés pour « propos défaitistes tenus envers des soldats dans les gares » [p. 129]. Alors « on reste tranquille, on se fait tout petit ». Les adolescents se font embrigader dans les Jeunesses hitlériennes, obligatoires pour les lycéens, tandis que leurs aînés endossent les uniformes allemands. L'émoi guette chacun à chaque instant. Une jeune vendeuse se voit convoquée par la Kripo (police de guerre) parce qu'un appareil photographique a disparu dans le magasin où elle travaille... [p. 325]. Le comble arrive à telle famille qui, en janvier 1943 se trouve brutalement réveillée en pleine nuit aux cris de « Gestapo ! vous avez une heure pour partir ! ».

Elle est expédiée dans le froid et la neige dans un camp (Lager) en Pologne. Le père, soustrait aux siens finit par envoyer un message depuis le camp de concentration de Sachsenhausen, en novembre 1944 [p. 328]. « Je lui ai répondu aussitôt, en allemand et en gothique, précise sa fille, pour ne pas heurter les gardiens » [p. 328]. Durant l'hiver 1944-1945, jeunes filles et femmes subissent là-bas, en Pologne les frasques de l'armée soviétique victorieuse. Mal considérées par l'armée américaine, ces familles furent traînées d'un allié à l'autre avant de redescendre vers Paris depuis la Belgique.

Amitié, solidarité avaient pourtant leur place. Un jeune employé des chemins de fer relate que, suite à une dénonciation [p. 189] il fut traduit avec toute une bande de camarades devant les tribunaux pour manifestations de résistance. La sentence condamna deux jeunes gens à mort et les autres à la prison. « Les familles devaient payer les frais du procès. C'est la solidarité ouvrière des Ateliers de chemin de fer qui aida les parents des condamnés à mort à s'offrir une défense. » [p. 191].

L'inconscience hantait certainement pour une part la vie de chaque jour. Avec la naïveté attachée à la jeunesse une employée des postes osa malmener à son guichet en 1942 un client... sans savoir qu'elle s'adressait au grand chef nazi Karl von Stülpnagel [p. 112].

Mais où donc est la vérité ? Elle sourd spontanément des anecdotes, de la précision des noms de lieux et de personnes. Elle nous vient d'une génération qui passa une partie de ses jeunes années pendant la guerre.

(Laurette Michaux)

KLEINHENTZ (Laurent), en collaboration avec Edwin Neis, *Malgré-Nous qui êtes-vous ? Histoire d'incorporés de force mosellans. Guerre 1939-45*, vol. 2, 1997, 448 p. (Mairie de Farébersviller).

Une quarantaine de témoignages, qui font suite à ceux publiés dans le premier volume en 1996. M. Laurent Kleinhentz, maire de Farébersviller, a réalisé un utile travail de collecte de témoignages, mais l'ironie des propos préliminaires du préambule, mettant en cause un centre d'archives de Paris, pour montrer l'ignorance du drame des Malgré-Nous, relève davantage de la polémique que de l'objectivité historique.

ENGELBREIT (Raymond), *Le drame de l'équipage Ginger, 26 août 1944*, 1998, 88 p. (Chez l'auteur, 5, rue Balzac, 57350 Schœneck).



Le 26 août 1944, un bombardier américain, de retour de mission en Allemagne, s'écrasa, après avoir été abattu au-dessus de Sarrebruck, sur le territoire de la commune de Schœneck à l'orée de la forêt de Stiring-Wendel. Huit membres de l'équipage furent capturés, mais quatre d'entre eux furent assassinés par des S.S. de Sarrebruck. Le commandant de bord, dont le corps n'a jusqu'ici pas été retrouvé, connu sans doute le même sort. Après une longue et minutieuse enquête auprès des survivants et de témoins, et des recherches dans les archives allemandes et américaines, M. Raymond Engelbreit, professeur au collège Robert Schuman de Schœneck a reconstitué avec une remarquable précision les événements de cet épisode dramatique de la seconde guerre mondiale. Il est également l'initiateur du mémorial érigé à la mémoire des membres de l'équipage de l'avion. (Ch. H.)

### Histoire des localités

JUNG (François), *Le Ban Saint-Martin*, Metz, éd. Serpenoise, 1998, 199 p.

Après Longeville, Montigny, Woippy, Le Ban Saint-Martin a trouvé son historien. Chirurgien honoraire de l'hôpital Sainte-Blandine de Metz, le Dr. François Jung, membre actif depuis de longues années du Mouvement culturel du Ban Saint-Martin, qu'il préside depuis 1993, a recueilli à l'occasion des recherches faites pour les expositions annuelles sur l'histoire du Saint-Quentin organisées par cette association, une importante documentation. Comme le souligne dans la préface, M. Gérard Michaux, « écrire l'histoire d'une commune suburbaine n'est jamais aisé, tant il est vrai qu'on se heurte aussitôt à l'ombre écrasante de la grande voisine. Le riche passé trimillénaire de Metz aux dimensions européennes n'éclipse-t-il pas par avance toute histoire du plat pays » ? En dépit de ces difficultés l'entreprise méritait d'être tentée. Il faut donc féliciter le Dr François Jung de l'avoir menée à bien pour la commune du Ban Saint-Martin, d'autant que l'ouvrage est une bonne monographie, bien équilibrée et d'une lecture agréable.

La localité tire son origine de l'abbaye de Saint-Martin, qui selon la tradition aurait été fondée vers 650 par Sigebert, roi d'Austrasie et serait le premier véritable monastère d'hommes du diocèse de Metz. Rasée en 1552 lors du siège de Metz, il n'en reste plus de traces visibles de l'abbaye ; son emplacement a pu être déterminé avec assez de précision au lieu-dit « les grandes vignes » à l'occasion de sondages archéologiques en 1984 et 1993. Son histoire a été écrite au siècle dernier par l'archiviste de Meurthe-et-Moselle, Henri Lepage, auquel le Dr Jung rend à juste titre hommage. Le fonds d'archives de l'abbaye se trouve en effet à Nancy, ses biens ayant été remis après sa suppression à la Primatiale de Nancy. L'histoire de l'abbaye, retracée dans les deux premiers chapitres, est entourée de beaucoup de discrétion jusqu'au X<sup>e</sup> siècle. Devenue alors abbaye ducale, elle resta désormais, tout comme la localité elle-même, une enclave lorraine dans le Pays messin. Cette anomalie ne prit fin qu'en 1604. Aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles l'abbaye eut à souffrir des rivalités permanentes opposant la ville de Metz et le duché de Lorraine, mais c'est le siège de Metz en 1552 qui entraîna sa disparition définitive. Ses biens furent transférés d'abord en 1564 aux prieuré Notre-Dame de Nancy, puis au début du XVII<sup>e</sup> siècle à la Primatiale de Nancy.

Le Dr Jung a eu raison de consacrer ensuite l'essentiel de sa monographie à la période moderne et contemporaine. Reconstitué après le siège de 1552, le village fut à nouveau ravagé durant la guerre de Trente Ans et se remit très

lentement (en 1696 il ne comptait encore que 11 maisons et 13 feux). Au XVIII<sup>e</sup> siècle le Ban Saint-Martin n'était qu'un hameau, où la viticulture constituait l'activité principale, mais déjà des familles bourgeoises de Metz y établirent des résidences. A partir de 1739 une partie de la plaine du Ban Saint-Martin fut consacrée à la culture du mûrier, destinée à l'élevage du vers à soie et en 1781 la pépinière royale de l'Île Chambière à Metz fut transférée au Ban Saint-Martin (chapitre III). Les événements de la Révolution et du Premier Empire sont retracés au chapitre IV. La période suivante de 1815 à 1870 (chapitre VI) voit la diminution progressive de la viticulture (en 1865 seulement 20 % du territoire est encore consacré à la vigne) et la disparition de la pépinière départementale en 1839-41. Au cours de la première annexion (chapitre VI) le Ban Saint-Martin subit de profondes transformations avec l'implantation des casernes (en 1901 la commune compte 1600 militaires). La vie sportive y était active. C'est aussi le début d'une petite industrialisation (usine d'allumettes, fabrique de conserves et de confitures). Pendant l'entre-deux-guerres (chapitre VII), même si quelques usines nouvelles furent créées (fabrique de confitures, atelier de fabrications de matériel électrique, fabrique de contre-plaqué), les cultures maraîchères et horticoles représentaient encore l'activité principale. L'urbanisation commencée sous l'annexion, se poursuit avec la construction de nouveaux quartiers.

La monographie s'achève par l'évocation de la seconde annexion (chapitre VII) et des années d'après guerre à nos jours (chapitre VIII). Le Ban Saint-Martin, où les activités agricoles ont pratiquement disparu, est alors devenu une cité résidentielle. En annexe l'auteur a ajouté entre autres un aperçu géographique qui aurait peut-être pu être mis au début de la monographie. Nous aurions également souhaité que la bibliographie soit accompagnée d'un état, même sommaire, des sources manuscrites. Ce sont cependant là des remarques de détail. (Ch. H.)

GRILL (Lucien), *La vie à L'Hôpital autrefois !*, 1998, 267 p. (chez l'auteur 48, rue de Saint-Avoid, 57490 L'Hôpital).

Cet ouvrage est un recueil de récits de souvenirs d'une dizaine d'habitants de L'Hôpital. Ces récits, empreints souvent de nostalgie, constituent une source précieuse pour l'histoire des mentalités et des modes de vie dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

*Loutzwiller, la grande paroisse d'autrefois* (sous la dir. de G. Henner), 1998, 136 p. (chez l'abbé Gérard Henner, presbytère de 57720 Volmunster).

Comme il l'avait déjà fait pour Schweyen, Ormersviller, Rolbing, l'abbé Gérard Henner, archiprêtre de Volmunster et administrateur de Loutzwiller, a rassemblé avec le concours de quatorze auteurs un certain nombre de communications en français et en allemand sur Loutzwiller. Il ne fait pas de doute que la première mention de la localité n'est pas antérieure à 1115 (*Lutzwilre* ou *Luxuuilre*) et que le lieu de *Locvillare* ou de *Locwiller* (en fait *Lochwilere*) mentionné dans la Vie de saint Pirmin au IX<sup>e</sup> siècle ne peut être attribué comme le montre le Dr Kurt Schöndorf dans la première contribution de ce recueil, et comme le confirme aussi Mme Martina Pitz dans un récent ouvrage : *Siedlungsnamen auf-villare, (-weiler, -villers) zwischen Mosel, Hunsrück und Vogesen. Untersuchungen zu einem germanisch-romanischen Mischtypus der jüngeren Merowinger-und der Karolingerzeit*, Sarrebruck, 1997, p. 335-336 (*Lochwilere* serait vraisemblablement Lockweiler, commune Wadern, Sarre,

Kreis Merzig-Wadern, plutôt que Lochwiller (Bas-Rhin, ar. Saverne, cant. Marmoutier, attribution suggérée par le Dr Schöndorf).

Parmi les quatorze contributions de la monographie, mention toute particulière doit être faite de la remarquable biographie de l'abbé Jean-Nicolas Narnus, curé de Loutzviller au XVIII<sup>e</sup> siècle, par M. Didier Hemmert (p. 43-59). Originaire d'Arlon, J.-N. Narnus a fait partie de la « seconde vague des curés luxembourgeois qui ont assuré après 1720 la relève des prêtres pionniers de la reconstruction » dans la partie orientale du diocèse de Metz. En 60 ans de ministère à Loutzviller (de 1723 à 1783), il a laissé une empreinte profonde dans la conscience de ses fidèles. Ce fut un curé bâtisseur : on lui doit la reconstruction de l'église de Loutzviller en 1730-1731 et son aménagement intérieur, en particulier le maître-autel. Mais, ayant accumulé une fortune considérable, il fut aussi un « un curé capitaliste » se muant en banquier discret. Il fut la victime d'un fait divers, un vol spectaculaire commis en 1758, dont le récit est rapporté dans la communication suivante par M. Bernard Robin.

Tout aussi intéressante est la mise au point concernant le maître-autel de l'église par l'abbé G. Henner (p. 65-75). Le maître-autel de Loutzviller avec son baldaquin est sans aucun doute l'une des plus belles œuvres baroques du Pays de Bitche. Le maître-autel lui-même a été attribué au sculpteur Jean Martersteck, de Woelfling-lès-Sarreguemines. Par contre le devant d'autel est l'œuvre du sculpteur Jean-Claude Mercenier, d'Arlon, frère du curé de Rimling, Pierre Mercenier, comme l'atteste un document de 1755. L'abbé Henner avance avec prudence l'hypothèse que l'ensemble du maître-autel pourrait avoir été réalisé par ce dernier sculpteur. L'origine du baldaquin pose elle aussi des problèmes qui n'ont jusqu'ici pas trouvé de réponse. En dépit de certaines réserves, l'abbé Henner penche pour une unité entre le maître-autel et le baldaquin.

D'autres contributions ont pour objet les relations de la localité avec les abbayes de Bouzonville et d'Hornbach, le protestantisme au XVI<sup>e</sup> siècle, l'histoire de la population et des familles, la Révolution et le Premier Empire à Loutzviller, la vie paroissiale au XIX<sup>e</sup> siècle, le moulin, et des événements plus contemporains, comme l'évacuation en Charente ou la situation de l'agriculture vers 1970 à Loutzviller. (Ch. H.)

*Plappeville 1600-1940*, Association des Amis du Vieux Plappeville, 1998, 223 p.

Les recherches sur l'histoire et l'archéologie du village constituent l'un des buts de l'Association des Amis du Vieux Plappeville, créée en 1976. Le présent volume, dont la rédaction a été assurée par Mme Martine Defaux, secrétaire de l'association, fait le point sur une partie de ces recherches faites sous la coordination de Mme Gisèle Poirson dans les archives de la commune mais aussi aux Archives départementales de la Moselle. Une première partie retrace l'histoire de la localité du début du XVII<sup>e</sup> siècle à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la seconde du début du XIX<sup>e</sup> siècle à 1940. L'ouvrage est accompagné d'une illustration riche et variée.

BRASME (Pierre), NAUROY (Jean) et THOEN (Philippe), *Woippy d'hier à aujourd'hui*, Metz, éd. Serpenoise, 1998, 63 p.

Cet album de cartes postales et de photographies, groupés autour de plusieurs thèmes (la vie quotidienne, la vie paroissiale, écoles et écoliers, sports et

sportifs, des fraises à l'industrie, du village à la ville), publié à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de la Société d'histoire de Woippy, est la suite d'un premier recueil iconographique paru en 1993 (*Woippy, Images d'autrefois*, éd. Serpenoise).

## PERIODIQUES

*Entre Orne et Conroy*. Cercle d'histoire de Moyeuve, n° 3 (décembre 1998) – M. SABOURET, *Figures de Moyeuve. Fabert le maître de forges*, p. 2-4. – *Les studios de Moyeuve en 1950. Un film « La chaîne du sang »*, p. 5-6. – M. SABOURET, *L'église Saint-Gorgon. Son édification de 1885 à 1887*, p. 7-19. – B. HAMON et autres, *Aux sources de notre histoire. Les hommes des âges de la pierre entre Fensch et Orne*, p. 20-26. – G. UNTERSINGER, *Il était une fois... Les arpêtes*, p. 27-35 : les centres d'apprentissage des établissements de Wendel. – R. PELTIER, *Dans ce temps là. Les expulsés*, p. 36-41.

*Les Amis d'Adrien Printz*. Journal de l'Association, n° 11 (octobre 1998). A signaler plus particulièrement *Le pays thionvillois à l'heure gallo-romaine*, p. 48-60 : extraits du *Répertoire archéologique du département de la Moselle. Période gallo-romaine*, par M. Toussaint. – J.J. SITEK, *François Lapierre, l'illustre sculpteur de croix rombasien*, p. 61-73 : inventaire de l'œuvre.